

SOPHIE DE GROUCHY :
TRADUCTRICE DE CONDORCET, PAINE,
MACKINTOSH ET SMITH¹



Sophie de Grouchy (1764-1822) fait partie de ces femmes lucides qui ont su s'élever avec courage au-dessus des préjugés de leur époque. On a dit qu'en épousant, à 22 ans, le marquis de Condorcet, de 21 ans son aîné, elle avait épousé aussi ses croyances philosophiques et ses opinions politiques libérales. Il semble y avoir eu plutôt dans ce couple une forme exceptionnelle de symbiose intellectuelle.

Après son mariage, en 1786, celle qui sera désormais connue sous le nom de marquise de Condorcet collabore étroitement aux travaux de son mari et partage une profonde communauté de vues avec «le dernier des Encyclopédistes». Son influence sur le marquis ne laisse aucun doute. Leurs contemporains l'attestent, leurs écrits le confirment. La symbiose intellectuelle n'allait pas sans une collaboration intime qui prenait plusieurs formes, dont la traduction.

La marquise de Condorcet connaissait l'anglais et aussi l'italien, cette langue que les femmes cultivées apprennent volontiers à l'époque, et que son aînée la marquise de Lambert (1647-1733) juge «dangereuse», car c'est la langue de l'amour... Dans sa jeunesse, Sophie avait traduit des poèmes de Young et du Tasse, traductions restées inédites. C'est dans les années 1790, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, qu'elle produit ses principaux

¹ Version condensée d'un chapitre à paraître dans Jean-Philippe Beaulieu (dir.), *D'une écriture à l'autre. Les femmes et la traduction sous l'Ancien Régime*, Presses de l'Université d'Ottawa. Jean Delisle est Directeur de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

travaux de traduction. Ces traductions lui sont dictées, d'une part, par ses opinions politiques et, d'autre part, par le revers de fortune qui la frappe. La marquise mit son talent de traductrice au service non pas d'un, mais de quatre hommes éminents : son mari, Thomas Paine, sir James Mackintosh et Adam Smith. On peut distinguer deux moments dans son activité traductrice : le premier est *politique*, le second, *philosophique*.

Au service de la cause républicaine

Une des biographes du marquis de Condorcet a écrit au sujet de sa femme : «[E]lle va lire, étudier, traduire, déployer une grande activité politique, être pour son époux une collaboratrice, une conseillère et un soutien [...]» (Bouissounouse 1962 : 114). La marquise mit effectivement sa connaissance de l'anglais et sa compétence de traductrice au service de la cause républicaine, convaincue, comme son mari, qu'«une Constitution républicaine est la meilleure de toutes». C'est pour lui qu'elle va traduire la Constitution américaine de 1787, encouragée en cela par Thomas Paine. À partir de 1791, la vie de Paine (1737-1809) est liée à celle des Condorcet. Paine, qui connaît très mal le français et se refuse même à le parler, trouve en ses amis d'excellents interprètes et traducteurs. C'est à Sophie que ce défenseur infatigable de la liberté et de la démocratie confie la traduction de la plupart de ses interventions politiques. En 1792, la marquise traduit pour lui sa *Réponse à quatre questions sur les pouvoirs législatif et exécutif* et des passages des *Droits de l'homme*. Elle traduit aussi plusieurs discours et mémoires pour ce délégué girondin à la Convention et député à l'Assemblée nationale.

De sir James Mackintosh (1765-1832), elle traduit le manifeste *Vindiciae Gallicae. A Defence of the French Revolution and its English Admirers* (1791) sous le titre : *Apologie de la Révolution française, et de ses admirateurs anglais en réponse aux attaques d'Edmund Burke* (1792). C'est un fort sentiment patriotique qui pousse la marquise à rendre accessible au public de langue française le manifeste pro-Révolution de Mackintosh. Ce faisant, elle apporte sa pierre à la vaste entreprise révolutionnaire.

La traductrice philosophe

Un médecin et philosophe écrivit qu'une dame de sa société intime qui, à cette époque, semblait «tenir à la fois le sceptre de la beauté et le flambeau de la philosophie», avait publié

huit lettres sur la sympathie à la suite d'une excellente traduction de Smith. Cette dame est la marquise de Condorcet; l'œuvre, *The Theory of Moral Sentiments*, l'auteur, Adam Smith (1723-1790), connu alors beaucoup plus comme philosophe moral que comme père de l'économie libérale. Commencée en 1793, la traduction paraît en deux volumes cinq ans plus tard.

Si la traduction de textes de Paine et de Mackintosh découlait d'un choix politique précis de la part de la femme d'action engagée qu'est la marquise de Condorcet, la traduction de l'ouvrage de Smith témoigne de son engagement philosophique envers les Lumières et de sa vision de la nouvelle société sur le point de naître. On peut se demander pourquoi, au plus fort de la Terreur, la marquise décide d'entreprendre la traduction de la *Théorie des sentiments moraux*? Il y a plusieurs raisons. La première est d'ordre matériel : il lui faut assurer sa subsistance et celle de sa fille alors âgée de trois ans. Lorsque son mari fut frappé de proscription et qu'il alla se cacher pour échapper à la guillotine de Robespierre, les biens du couple furent mis sous séquestre et Sophie s'est retrouvée du jour au lendemain dans un complet dénuement. Douée d'un réel talent de portraitiste et de miniaturiste, elle pensa pouvoir mettre à profit les leçons de peinture qu'elle avait prises jadis. Elle installa donc un modeste atelier dans l'entresol d'une boutique de lingerie et se mit à peindre des portraits sur commande. Elle se rendait aussi dans les prisons de la ville fixer les traits des malheureuses victimes de la Terreur. Mais rapidement, cette source de revenu se tarit. Après s'être départie de ce qui restait des biens de son père, elle fut plusieurs mois sans ressources. Ne trouvant plus de portraits à faire, la marquise se mit à traduire pour un éditeur parisien *The Theory of Moral Sentiments*. À l'époque, plusieurs aristocrates, s'adonnèrent à la traduction pour traverser les temps difficiles, dont l'abbé André Morellet et Albertine Necker de Saussure (cf. Cricuit, n° 75, 2002) pour n'en citer que deux.

La marquise connaissait bien Adam Smith, qui avait fréquenté son salon, à l'hôtel de la Monnaie. Rival de celui de Mme de Staël, ce salon, avait la réputation d'être le «centre de l'Europe éclairée». Publiée en 1798, sa traduction de la *Théorie des sentiments moraux* restera pendant deux siècles la seule version digne de ce nom par laquelle les idées de Smith sur la sympathie seront diffusées dans le public de langue française. Il fallut, en effet, attendre 1999 pour qu'une nouvelle version de cet ouvrage soit mise à la disposition des lecteurs. Les auteurs de cette nouvelle traduction érudite et didactique, trois universitaires

français, multiplient les notes de nature terminologique et philologique, explicitent les allusions et retracent les influences subies par Smith. Ils ont l'honnêteté de reconnaître de grandes qualités à la traduction de leur devancière, traduction qui a le mérite d'être complète et formulée dans un style très élégant. Le philosophe Victor Cousin (1792-1867) avait aussi qualifié cette traduction de «fidèle et agréable». Si la traduction de la marquise est *fidèle, précise et agréable à lire*, pourquoi alors proposer une nouvelle traduction? De l'avis des trois traducteurs, c'est l'élégance même de la traduction qui pose problème. Cette élégance a pour effet, selon eux, d'occulter la rugosité, les répétitions et les lourdeurs du style de Smith. Les universitaires se donnent alors pour tâche de faire ressortir, grâce à une stratégie littéraliste, le caractère didactique et oral du texte original.

Dans le choix de ses termes, la marquise n'a pas été suffisamment attentive à la cohérence du réseau lexical de la sympathie et à tout le vocabulaire indiquant la valeur des intensités (des sentiments) et des déplacements. La traduction élégante de 1798 masquait une autre propriété importante du texte de Smith : tout le réseau lexical appartenant au vocabulaire du spectacle, du théâtre, de la scène, trame lexicale indissociable du texte de Smith.

Si l'élégance et la facilité de lecture s'obtiennent souvent aux dépens de bénignes infidélités, il faut reconnaître que l'exactitude sémantique et le respect scrupuleux de la cohérence de réseaux lexicaux entraînent aussi de légères entorses au caractère idiomatique de la langue d'arrivée (le manque d'espace nous empêche de donner des exemples concrets). Concilier à la fois élégance et précision est le pari que seuls les très grands traducteurs parviennent à tenir. La traduction des universitaires est tout aussi *réussie* (le mot *fidèle* ne veut rien dire) que celle de la marquise de Condorcet, dont le projet consistait à rendre accessible et lisible l'œuvre du philosophe dans la langue châtiée de ses contemporains.

Conclusion

Au début du XIX^e siècle, Charles Nodier a écrit : «En littérature, le vrai révolutionnaire était le traducteur». On peut en dire autant de la marquise de Condorcet, cette traductrice de la révolution sociale et de la révolution des idées de la fin du XVIII^e siècle. Ses traductions sont indissociables de la connivence intellectuelle qui l'unissait à son mari, indissociables de ses engagements socio-politiques et de sa pensée philosophique. Ses travaux de traduction sont en quelque sorte l'«émanation» à la fois de sa personnalité et de ses convictions. Il y a en elle

une militante républicaine et une philosophe. Elle a contribué avec son mari, en tant que traductrice, à consolider l'œuvre de la Révolution et à diffuser les idées progressistes des Lumières qui préfigurèrent l'abolition des privilèges, des titres et des distinctions sociales.

Si la marquise a vécu au diapason de son époque, elle demeure néanmoins une femme du XVIII^e siècle. Elle revendiquait sa filiation spirituelle aux philosophes des Lumières et aux Encyclopédistes, qui ont laissé sur sa pensée une empreinte libératrice durable. Sa manière de traduire appartient aussi au XVIII^e siècle. Son style élégant et poli s'apparente davantage à celui d'une Anne Dacier qu'à celui d'un Chateaubriand. Révolutionnaire sur le plan des idées politiques, la marquise de Condorcet ne l'était pas sur celui de la traduction. Elle n'avait pas à faire toutes les révolutions... Ses traductions ciblées gardent l'élégance du style des gens de sa classe sociale. Pour faire avancer des causes qui lui tenaient à cœur, elle aura su mettre son talent de traductrice au service d'hommes éminents comme son mari, Paine, Mackintosh et Smith : cela suffit à lui mériter un titre de gloire honorable.

BOISSEL, Thierry (1988), *Sophie de Condorcet, femme des Lumières, 1764-1822*, Paris, Presses de la Renaissance, 298 p.

BOUISSOUNOUSE, Janine (1962), *Condorcet. Le Philosophe dans la Révolution*, Paris, Hachette, 320 p.

CONDORCET, Sophie de (1994), *Lettres sur la sympathie; suivies des Lettres d'amour*, texte présenté et annoté par Jean-Paul de Lagrave, Montréal, L'Étincelle Éditeur, 279 p.

SMITH, Adam (1999), *Théorie des sentiments moraux*, trad. par Claude Gautier, Michaël Bizou et Jean-François Pradeau, Paris, Léviathan, 480 p.

Illustration : Autoportrait de Madame de Condorcet alors qu'elle avait 28 ans